

A l'occasion de l'apposition, le 24 nov. 1957, d'une plaque commémorative sur la façade de la maison habitée par Pascal de 1654 à 1662, dont la situation exacte, 54, rue Monsieur-le-Prince, a pu être établie grâce aux découvertes de M. Jean Mesnard, professeur à la Faculté de Bordeaux, celui-ci a prononcé une allocution dont il nous a très aimablement autorisés à reproduire le texte.

Le lecteur remarquera au passage les nombreux renseignements inédits qu'elle nous apporte.

PASCAL RUE DES FRANCS-BOURGEOIS

POUR comprendre l'âme de Pascal et définir la signification de son œuvre, en un mot, pour entrer dans son secret, il importe d'abord de bien saisir l'homme dans son existence quotidienne. Cette maison nous y aide pour beaucoup. C'est ici qu'il faut chercher le vrai Pascal, et non dans telle cellule des Granges où il n'aura passé tout au plus, en cinq ou six séjours, que quelques semaines de sa vie. Je voudrais vous montrer la foule autour de celui qu'on a pris la mauvaise habitude de considérer comme un solitaire. Une foule, bien sûr, de densité restreinte, mais qui ainsi ne devient jamais anonyme. Une foule dans laquelle chaque individu a été personnellement connu de Pascal et peut-être, grâce à l'incomparable fonds des notaires parisiens, personnellement connu de nous, au moins par son nom, quelquefois avec une

précision suffisante pour que se dessine un visage ayant la complexité de la vie.

Essayons donc de revenir trois cents ans en arrière et d'évoquer, dans la mesure du possible, la population de cette petite rue des Francs-Bourgeois à la fin de l'année 1657. Pascal a terminé *Les Provinciales*; il vient d'apprendre leur mise à l'index et s'est écrié, dans un transport d'indignation : « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel. » Depuis plusieurs mois, il a commencé, avec passion, à prendre des notes pour son *Apologie*. En même temps, cédant aux sollicitations de son ami Brunetti qui le met en rapport avec le mathématicien liégeois Sluse, il revient aux sciences, qu'il avait abandonnées trois ans auparavant. Il mène une activité intense, favorisée par une santé pour lors satisfaisante, et garde les yeux largement ouverts sur le monde qui l'entoure.

Dans sa propre demeure, il ne vit pas seul. Depuis son arrivée à Paris en 1631, sa famille a toujours eu à son service, ou plus exactement dans sa clientèle, dans sa domesticité au sens du xvii^e siècle, l'une ou l'autre des sœurs Delfault. Louise, Françoise, Jeanne et Marie Delfault étaient originaires de Coulommiers et sortaient de la petite bourgeoisie commerçante. Louise, après avoir élevé Blaise et ses sœurs, s'est retirée en 1651, recevant pour prix de ses services une pension viagère de 400 livres. Elle demeure rue Beaubourg. Mais Françoise est toujours aux côtés de Pascal, exerçant un rôle d'intendante. Elle est mariée à Charles Pinel, qui possède une petite terre à Grandchamp, près de Mamers, dans son pays natal du Maine. C'est lui sans doute qui fournit à Pascal un papier de cette région, inconnu à Paris, sur lequel sont écrites beaucoup de *pensées*. Charles Pinel prend la qualité de bourgeois de Paris, il détient un petit office de commissaire ordinaire des guerres, et se livre peut-être aussi au même commerce que ses deux futurs gendres, qui seront l'un et l'autre marchands de soie dans le Maine. Pour lors,

ses deux filles, Marie et Anne, sont encore dans l'adolescence. Outre cette famille, Pascal héberge, au moins de temps à autre, Jeanne Delfault, femme, depuis 1653, de Charles Collet, concierge du château de Maugarny, propriété de la présidente Barrillon : ce dernier nom ne nous écarte pas du cercle des relations bien connues des Pascal. D'ailleurs, toute la famille Delfault, il n'y a pas à en être surpris, sera bientôt en rapport avec d'autres amis de Pascal et de Port-Royal, les Le Roy de La Poterie, les Maignart de Bernières, les Le Nain de Tillemont, sans oublier le libraire Desprez, compatriote de Charles Pinel. Pour ne pas s'éloigner du reste de sa famille, la dernière des sœurs Delfault, Marie, veuve de Jean Bluteau, marchand de vin, et mère de deux enfants, Pierre et Louise, s'est installée elle aussi tout près de la porte Saint-Michel, mais de l'autre côté, rue de la Harpe. Revenons chez Pascal; nous y trouvons encore au moins deux autres personnes : un laquais, Duchesne au temps du *Mémorial*, Picart au temps des *Provinciales*, et une cuisinière qui, en 1662, se nommera Edmée. C'est évidemment parmi ces diverses personnes qu'il faut chercher les principaux de ces secrétaires d'occasion auxquels Pascal, lorsque la fatigue l'empêchait d'écrire, dictait parfois ses *pensées*, et dont on relève l'écriture dans le célèbre manuscrit de la Bibliothèque Nationale.

Pénétrons maintenant dans les maisons voisines pour y découvrir ceux que Pascal a, tout au moins, quotidiennement côtoyés. Beaucoup de gens simples, ce qui ne veut pas dire misérables. Les locataires du n° 56 actuel, Pierre Renouel, marchand de vin, et Anne Buisson, sa femme, ne savent écrire ni signer, mais ils ne reculent pas devant un loyer de 700 livres, le double de celui que paie Pascal. Ils sont installés à l'enseigne de *La Ville de Montfort*, enseigne qui proclame leur origine, et qu'ils transporteront, quelques années plus tard, à leur nouveau domicile, au n° 44. Aux n° 52 et 58, deux jeux de paumes couverts sont tenus chacun en gérance par un maître paumier-raquetier. Le gérant

du n° 58, Claude Michelon, associé à Françoise Goudard sa femme, ne verse pas moins de 1.500 livres par an à ses propriétaires, ce qui suppose des revenus considérables. Son « tripot », vulgairement appelé, par un facile calembour, *Les Rats Batteurs* ou *Rats Batteurs*, porte l'enseigne du *Pavillon Royal*. Le n° 52 s'appelle le *Montgaillard*. Par derrière, la maison de Pascal touche des deux côtés à ces jeux de paume et, détail curieux, l'entrée du *Montgaillard* est la même que celle de son propre logis. On comprend dès lors l'adresse qui figure sur les lettres de Sluse à Pascal en 1658 et 1659 : « hors la porte Saint-Michel, près *La Ville de Montfort* (n° 56), entre deux jeux de paume (n° 52 et 58) ». Un autre jeu, à ciel ouvert, dit *jeu de paume Fesson*, occupe l'emplacement du n° 62, juste en face de la porte Saint-Michel, dont on peut apprécier ainsi la situation. Un autre encore, un peu après le tournant de la rue de Vaugirard, appartient à un docte personnage, l'un des augures du monde littéraire, l'avocat Olivier Patru. Pascal n'avait qu'à prêter l'oreille aux bruits de son quartier pour trouver des comparaisons telles que celle-ci, bien connue : « Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. »

Des locataires, remontons aux propriétaires. Le *Montgaillard* et *La Ville de Montfort* appartiennent l'un et l'autre à Claude de Lisle, veuve depuis 1654, avec deux enfants en bas âge, de Pierre Picard, régent au Collège d'Harcourt. Claude de Lisle habite à peu de distance, rue de la Harpe. Sans posséder la science de son mari, dont la bibliothèque suffit à établir qu'il enseignait le latin, elle a certainement été façonnée par le milieu artiste dont elle est issue : elle est fille et sœur d'architectes, au service de la Cour, et son beau-frère Pierre Guérin est l'un des vingt-quatre violons ordinaires du roi. Les propriétaires du *Pavillon Royal* sont Jean Bunault, écuyer, sieur de Frémont, qui demeure sur le fossé, un peu au-delà de la porte Saint-Michel, et sa mère

Françoise Tatin, veuve de François Bunault. *Le Pavillon Royal* et le *Montgaillard*, ainsi d'ailleurs que le jeu de paume Fesson, ne sont pas directement situés sur la rue, mais chacun en arrière d'un corps de logis indépendant, qui seul subsiste aujourd'hui. Le n° 58, où pend pour enseigne *La Croix blanche*, appartient à Pierre Langlois, marchand bourgeois de Paris, qui demeure fort loin, rue Saint-Denis. Le n° 52 est à François Ozane, mercier place Maubert. Quant au n° 62, il est habité par son propriétaire, Pierre Tavane, maître vinaigrier. Habitent également la maison dont ils sont propriétaires, au n° 60, Pierre Ledoux, seigneur de Clatigny, bourgeois de Paris, époux de Marie Passart, et au n° 48, Denis Collot, seigneur de Beaupré, gendarme de la Compagnie du Roi, et Guillemette de Saint-Germain, sa femme.

Le temps nous manque pour continuer ainsi de proche en proche et notamment pour explorer les quelques masures qui s'élèvent de l'autre côté de la rue, directement sur le fossé. Portons tout de suite notre regard un peu plus loin, en ne retenant que l'essentiel. Nous sommes en plein quartier des *Provinciales*. Voici tout le décor des *petites lettres* à quelques pas, la Sorbonne, où s'est joué le sort d'Arnauld, et le collège de Clermont, citadelle des Jésuites; plus près encore, visible de la fenêtre même de Pascal, le monastère des Jacobins, où se déroule la scène fameuse de la première *Provinciale*. et dont les premiers bâtiments touchent à la porte Saint-Michel. Voici, d'autre part, les lieux qui ont vu naître *Les Provinciales* : non seulement cette maison, mais l'auberge du *Roi David*, rue des Poirées, près de la Sorbonne, où Pascal et son beau-frère Périer dissimulèrent dans leur chambre des feuilles fraîchement imprimées, imprimées peut-être au Collège d'Harcourt, le lycée Saint-Louis, visible d'ici, et dont les caves abritèrent des presses clandestines.

Mais ne quittons pas notre dessein et continuons à chercher les relations de Pascal dans ce quartier. Il en est deux qui méritent un peu d'attention. Au Luxembourg, presque désert

depuis la Fronde puisque Gaston d'Orléans vit dans l'exil du château de Blois, séjourne de temps à autre un des plus fidèles serviteurs de Son Altesse, le propriétaire même de Pascal, Pierre Patry. C'est un poète, disciple de Malherbe, et dont la muse longtemps frivole va prendre un air inattendu de gravité. En 1660, il fera paraître à Blois un recueil de vers intitulé *La miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent*. Certains passages y attirent notre attention : ce titre « *Réflexion sur la misère de la condition humaine et de la nécessité de penser à son salut* », et telle comparaison de l'homme sur la terre à un criminel dans son cachot. Ne vous semble-t-il pas que ces thèmes, si anciens soient-ils, résonnent ici d'une manière inexplicable sans l'existence de cette maison et des entretiens qu'on y peut imaginer?

Autre visiteur, plus assidu encore, Thomas Fortin, principal du Collège d'Harcourt. C'est lui qui, après avoir vigoureusement défendu Arnauld en tant que docteur de Sorbonne, a usé de tout son pouvoir pour faciliter l'impression des *Provinciales*. Il était bien fait pour en comprendre l'esprit si l'on en juge par cette esquisse de portrait que trace un contemporain : « Homme fort, ne changeant point de sentiments non plus que de conduite... fort hardi, point intéressé... Piquant et mordant naturellement, tournant en plaisanterie tout ce qui ne lui plaît pas... » Il joignait à ses fonctions au Collège d'Harcourt celles de curé de Saint-Christophe, petite église de la Cité. Dès la fin de l'année 1657, il sera l'un des plus ardents à promouvoir la campagne des curés de Paris contre l'*Apologie pour les Casuistes*, qui va bientôt apporter à Pascal de nouveaux sujets de réflexion et de travail. Enfin, en 1669, Thomas Fortin sera le premier approbateur des *Pensées*, et l'on trouve en tête des éditions anciennes son témoignage admirable, et à peine connu : « L'étroite liaison que j'ai eue avec M. Pascal durant sa vie m'a fait prendre un singulier plaisir à lire ces *Pensées*, que j'avais autrefois entendues de sa propre bouche. Ce sont les entretiens qu'il

avait d'ordinaire avec ses amis. Il leur parlait des choses de Dieu et de la religion avec tant de science et de soumission qu'il est difficile de trouver un esprit plus élevé et plus humble tout ensemble... »

Ce texte, vers lequel cette demeure nous a conduits, apporte la meilleure justification à notre effort pour reconstituer, dans toute sa diversité, l'entourage de Pascal. L'une des *pensées* proteste contre la tendance à se représenter Platon et Aristote avec de longues robes de pédants. Otons de même à Pascal ce masque d'excessive dureté qu'il porte dans trop d'images tracées de lui; rendons-lui son humanité, et la présence de ses amis, venus nombreux, dans sa maison, recueillir la leçon de ses paroles et de sa vie.

Jean MESNARD.

P. S. — Voir Jean Mesnard. *Brève histoire de la maison de Pascal*, avec plans. Bulletin des Amis de Port-Royal, 1954, pp. 27 et suiv.